

HÉLÈNE CIXOUS: HYMNE

Elle a écrit une œuvre considérable – 63 livres – et elle reste pourtant l'un de nos meilleurs écrivains méconnus du grand public. A l'occasion de la parution de deux nouveaux livres chez Galilée, nous avons rencontré Hélène Cixous dans sa petite maison d'Arcachon, où elle passe chaque été à écrire, de l'aube au soir, depuis quarante ans.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLAUDE ARNAUD

Le Point: Ce livre est un chant d'amour adressé à Eve Cixous, qui aura bientôt 100 ans: quelle impression cela fait de devenir l'« auteur » de la femme qui vous a donné la vie ?

Hélène Cixous: Je suis en fait l'humble serviteur de l'auteur de mes jours et de mes nuits. Je veux qu'elle ait 100 ans, qu'elle aille le plus loin possible mais, dès que j'espère, je tremble et me raccroche à une espérance que je considère comme folle. Ma mère n'est pas seulement la femme à qui je dois tout, c'est aussi un être humain, une survivante dotée d'une énergie primitive admirable, de quelque chose d'archaïque et de puissant. Une figure anonyme, mais qui a des millions d'histoires gravées en elle, bouleversante comme les vieilles déesses. Si j'étais auteur de théâtre...

Mais vous l'êtes !

... elle me servirait, comme une monture magique, à traverser toutes les scènes de l'Occident, des pays d'Europe aux confins de l'Afrique du Sud, où le nazisme a dispersé sa famille.

Comment qualifieriez-vous cette femme née à Strasbourg, alors allemande, qui a fui Hitler avant d'épouser votre père, dans l'Algérie encore française ?

Elle est native, comme disait Montaigne, c'est-à-dire naïve, nature, sans calcul. Moi, je suis dans un calcul littéraire, je regarde avec stupéfaction et angoisse cette immense mer (mère) qui produit des sources de tous côtés. Elle est une pacificatrice, alors que je suis du côté de la guerre. Je m'appuie pour vivre sur l'écriture, qui s'appuie sur mes rêves: elle n'a jamais eu recours à aucune sorte de prothèses existentielles. Je passe la moitié de ma vie à me dire que je ne devrais pas écrire pour être constamment à ses côtés – et inversement. Ce qu'elle est reste totalement énigmatique pour moi.

Elle estime pourtant n'être pas tout à fait la femme de vos livres...

Elle me trouve beaucoup d'imagination, avec raison: dès que l'on écrit, on transpose, c'est une création; mais elle m'invente aussi, avec son extraordinaire fécondité naturelle. Elle a le génie de la forme courte, et j'ai tendance à amplifier nos échanges, comme dans la tragédie. Elle aime lire des histoires – et je ne les aime pas: elle lit les livres

que je lui propose comme on suce du chocolat. Et ce que je peux écrire ne correspond pas... Je lui dis timidement: « Voilà Maman, c'est pour toi », elle a la courtoisie de jeter un œil dessus, mais son véritable héros est l'inspecteur Derrick! [Rires.]

Votre père est mort de tuberculose à 38 ans, la Shoah a emporté une centaine de membres de sa famille, mais Eve Cixous semble de taille à survivre à tout. Vous a-t-elle transmis sa foi dans la vie, comme aux nombreuses femmes qu'elle a aidées à accoucher, dans une clinique d'Alger ?

Mon sentiment de la mortalité, déjà extrêmement fort, ne cesse de s'aggraver. Je suis dans une zone d'âge implacable où je vois mes amis mourir, et je me perds aussi en les perdant, tout ce qui est déposé en eux s'efface, je ne suis plus qu'un reste. Et il me reste à perdre, ma mère en particulier. Mais elle ne partage pas mon inquiétude. Les gens qui ont traversé ce genre d'histoires ont un goût de la vie extraordinaire...

Votre relation est émouvante, mais aussi amusante. En partie sourde, votre mère comprend tout de travers, prend les « messies » pour des lanternes. Aussi gaie et réaliste que vous êtes lyrique et anxieuse de la perdre, elle est convaincue de conduire mieux que vous et que sa vieille voiture va survivre à toutes les autres: votre contraire, dans l'extrême proximité.

Attention! Il y a ma mère extérieure et ma mère intérieure, celle que j'ai ingérée, mais elle est aussi d'autres choses – une jeune fille, un jeune homme, un animal ces derniers temps. C'est donc souvent un choc entre moi et cette mère en moi qui produit, comme le silex, une étincelle comique – ma « vraie » mère ne l'étant pas toujours.

Le comique m'est une dimension essentielle. Je ne le cultive pas, mais je le laisse venir: sur le grand théâtre familial, je suis la personne qui éclate le moins souvent de rire, mais je savoure intérieurement. Très jeune, j'ai demandé aux rescapés revenant des camps s'il arrivait qu'on rie et chante en déportation: tous m'ont raconté des scènes d'une cruauté infinie, déchirées à la pointe par un moment de rire incoercible.

Votre mère, qui n'a plus toutes ses dents et a besoin d'« oreilles » pour entendre, n'est plus parfois qu'une incarnation anonyme du grand âge: est-ce la mort dont elle